

## LE VIOLON

## I

C'était un violon comme tous les violons. Il n'avait pas d'histoire. Ce n'était pas un Amati. Encore moins un Stradivarius. Ce n'était pas le violon dans lequel, selon la légende Paganini avait enfermé l'âme de sa grand'mère. Ce n'était pas ce violon fantastique sur les cordes duquel Tartini entendit, en songe, le diable exécuter la sonate fameuse qu'à son réveil il intitula : *La Sonate du Diable*. Non. Rien ne le distinguait du commun des violons. Il avait, comme le plus vulgaire de tous, ses quatre cordes accordées de quinte en quinte : *Sol, ré, la, mi*. Son maître l'avait acheté je ne sais où, pour un prix modeste, et ni son maître, ni lui, n'étaient célèbres.

C'était — le maître — un jeune homme ; il avait vingt-cinq ans peut-être. L'ainé d'une famille d'orphelins, il avait quitté sa patrie où le pain de chaque jour était devenu rare, pour venir chercher fortune à Paris. Il n'y avait trouvé qu'un modeste emploi, assez lucratif cependant pour lui permettre de secourir les siens, mais qui ne lui laissait pas même espérer pour l'avenir une amélioration quelconque. Hansel Sachser, le courageux jeune homme, avait dit adieu à tous ses rêves et s'était résigné.

Il vivait avec un ami, à peu près de même âge et leur ménage était des plus unis, sauf leurs querelles à propos du violon de Hansel. Aussi était-ce seulement à ses heures de solitude que le jeune Danois, tirant son instrument de la boîte où il reposait, se livrait à son goût favori pour la musique.

Mais alors quels duos !... Sous les doigts de Hansel, les cordes muettes s'animaient. C'était comme l'éveil d'un génie divin. La chanterelle disait des choses douces et tristes. Elle racontait comme un long poème de rêves évanouis, d'espoirs tombés, d'illusions mortes, d'amours déçues, pauvre Hansel ! Qui saura jamais ce qui se remuait dans son âme quand le violon chantait ainsi ! Alors les murs s'éloignaient. Ce n'était plus l'horizon des toits de la ville. C'étaient les champs, où la moisson ondule, blonde comme une chevelure de jeune fille. C'était le solcil qui met des chansons aux cœurs et des rires aux lèvres. C'était la forêt sombre, abritant à la fois les oiseaux et les fauves. C'était la plaine sans fin au bout de laquelle point, au crépuscule, le rocher natal vers lequel le pâtre, à la silhouette étrange, pousse le troupeau bêlant. C'était le fleuve majestueux, tordant comme un serpent ses replis aux flancs des monts. C'était la rive fleurie qui, doucement, s'abaisse vers le tourbillon caché ! C'était la prairie verte aux renflements soudains, dans laquelle errent les grands bœufs aux cornes horizontales. C'était la mer grondante, battant les grèves natales et dont l'écume bondit sur les roches comme une nuée de fantômes, levant au ciel des bras désespérés. C'était la patrie, enfin. La patrie !... nom magique qui suffit à emplir le cœur de l'homme, même quand toute autre affection l'a quitté. La patrie qui fait les héros, comme la foi fait les martyrs !

Hansel chantait tout cela. Il chantait, l'œil perdu dans les profondeurs de sa vision, l'âpre terre où il était né, le ciel pâle où se mirent les glaciers, les soleils de printemps illuminant les pins, et la bise faisant frissonner les mélèzes. Il revoyait la mère qui l'avait bercé, et les chansons qu'elle disait revenaient toutes seules sous ses doigts comme dans son souvenir. Il revoyait, hélas ! l'oubliée qu'il avait aimée ! Et le violon priait, suppliait, gémissait et pleurait. Puis, il avait des colères de lion blessé, il menaçait, il tonnait... Mais toujours la tempête s'apaisait dans les larmes, et le pauvre Hansel, tombant sur le canapé, s'endormait de tristesse et de lassitude pour continuer, dans le sommeil, les rêves incohérents commencés dans la veille.

Le violon de Hansel ! C'était sa consolation. C'était sa vie, C'était ses amours.

Tandis qu'il dort ainsi, la tête renversée sur les coussins, ses longs cheveux blonds découvrant ses tempes et son front pâlis par la fatigue, les yeux noyés dans l'extase et la main, aux doigts fins, souples et nerveux, tenant encore l'archet, la porte s'ouvre sans bruit et Maurice Métal entre.

C'est un Français, un de ses joyeux étudiants à la verve endiablée qui rient de tout et s'amuse de rien. Au demeurant, le meilleur cœur qui soit au monde. Son joyeux caractère est l'antipode de celui de son compagnon, et l'on se demande comment ces deux êtres, si dissemblables, ont pu se lier au point de vivre comme deux frères, sous le même toit et de la même vie. L'un vient du Nord, l'autre du Midi. Maurice c'est la prose ; Hansel est la poésie. Peut-être est-ce précisément ce contraste qui cimente leur bonne harmonie.

— Bon ! murmura Maurice qui au premier coup d'œil jeté en entrant, comprend ce qui s'est passé, mon fou s'est encore exténué à jouer du violon !

Refermant doucement la porte, il passe devant son camarade endormi, dégage doucement l'archet des doigts pâles et le pose respectueusement sur la table à côté du violon qu'il a ramassé à terre. Puis levant philosophiquement les épaules et comme un homme au fait de ce qui arrive, il va tranquillement se coucher, laissant le dormeur dans la première pièce.

## II

Maurice Métal dormait encore quand le violon s'éveilla.

Hansel se croyant seul et pensant que son compagnon n'était pas rentré, reprenait ses chants interrompus par le sommeil. Seulement, il se sentait plus gai qu'hier sans doute, car ce fut d'abord une chanson au rythme joyeux qui éclata dans l'air pur du matin, tandis que le jeune homme regardait le ciel par la fenêtre ouverte. Mais ensuite il préluda plus lentement, et déjà il attaquait un *adagio*, quand la porte de la seconde chambre s'ouvrit devant Maurice.

— Ah ! ça, mais c'est de la folie, Hansel ! Hier, tu t'es endormi, l'archet à la main. Ce matin, tu m'éveilles avec tes airs d'enterrement ! Ne peux-tu te taire ?

— J'ignorais que tu fusses rentré, Maurice ! dit Hansel en souriant. Mais tiens, je vais te jouer quelque chose de gai. Qu'est-ce que tu veux ?

— Au diable ! j'exècre la musique.

— Tu mens, je t'ai vu pleurer l'autre jour, Maurice.

— Moi !... pleurer !... ah ! bien, mon bon ! tu avais la berlue.

— Pas du tout. Je jouais... attends donc. C'était...

— Si j'ai pleuré, c'était sans doute d'agacement, comme les chiens.

— Oh ! que non. Ne fais donc pas le barbare... je te dis que tu aimes la musique, Maurice.

— Je te dis que non.

— Je te dis que si...

— Par exemple !

— Attends...

Et sans ajouter un mot, Hansel glissant traitreusement l'archet sur la chanterelle, commença la sérénade de Schubert. Mais à peine avait-il joué les premières mesures que Maurice, frémissant, hors de lui, bondit jusqu'à l'artiste.

— Pas cela ! pas cela !... cria-t-il. Entends-tu ?

Mais Hansel, se retranchant derrière un meuble, continua la phrase mineure, la soupirant comme une prière, la sanglotant comme une supplication...

Maurice leva les deux bras en l'air.

Et suppliant lui-même, plus ardemment encore que le violon, il ajouta :

— Hansel, au nom de ta mère, tais-toi !...

Hansel s'arrêta. De grosses larmes roulaient sur les joues brunes de Maurice. Le joyeux étudiant, le rieur par excellence, sanglotait.